

Marie Stuart selon le XIXe siècle français ou le dilemme d'une héroïne

Nicole Cadène, Cadène Nicole

► **To cite this version:**

Nicole Cadène, Cadène Nicole. Marie Stuart selon le XIXe siècle français ou le dilemme d'une héroïne. 2011. hal-00649576

HAL Id: hal-00649576

<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00649576>

Submitted on 8 Dec 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie Stuart selon le XIX^e siècle français

ou le dilemme d'une héroïne

Une existence mouvementée couronnée par une fin tragique et des investissements multiples de sa mémoire à travers l'histoire font de Marie Stuart un personnage privilégié pour interroger l'héroïsme féminin. L'interrogation porte sur un moment fort de son héroïsation, le XIX^e siècle français¹. Auparavant, une rapide mise au point biographique et une contextualisation sont nécessaires.

1542-1587

Fille de Jacques V et de Marie de Guise, Marie Stuart fut reine d'Écosse dès le berceau (13 décembre 1542), puis de manière plus éphémère, par son mariage avec le Dauphin (24 avril 1558), reine de France (1559-1560). Après la mort de François II, elle retourna dans son royaume où elle accepta la récente conversion de ses sujets à la Réforme tout en restant personnellement fidèle au catholicisme, un compromis refusé par John Knox, le chef de la *Kirk*. Sur le plan diplomatique, sa principale ambition était d'obtenir la reconnaissance de ses droits à la succession anglaise ce qui l'amena à rechercher les bonnes grâces d'Élisabeth I^{ère} et à épouser son cousin Henry Darnley (29 juillet 1565). Ce mariage ouvrit une période de troubles politiques : mécontent de se voir refuser la couronne matrimoniale qui lui

¹ Ce texte est la version réactualisée d'une communication faite le 15 octobre 2001 dans le séminaire du groupe « Femmes Méditerranée » (MMSH, Aix-en-Provence), issue de ma thèse, « Marie Stuart (1820-1899), Image et images de la reine d'Écosse au XIX^e siècle français » (Montpellier III, 1997). Pour une analyse globale de l'héroïsme féminin voir l'ouvrage collectif issu des travaux de ce groupe : Geneviève Dermenjian, Jacques Guilhaumou, Martine Lapied (dir.), *Le Panthéon des femmes, figures et représentations des héroïnes* (Paris : Publisud, 2004), ainsi que le numéro 30-2009 de *Clio*, « Héroïnes ».

aurait donné la prééminence sur la reine, Darnley entra dans une conspiration dirigée contre son principal conseiller, David Rizzio, poignardé le 9 mars 1566. Moins d'un an plus tard, le roi fut assassiné à son tour (9 février 1567) et Marie Stuart épousa le comte de Bothwell que la rumeur désignait comme le principal assassin. La noblesse réformée prétexta de ce mariage pour se révolter. Emprisonnée dans la forteresse de Lochleven, la reine fut contrainte d'abdiquer en faveur de son fils Jacques VI, né de son union avec Darnley (26 juillet 1567). Elle s'en évada l'année suivante, mais la défaite de ses troupes à la bataille de Langside la contraignit à chercher refuge en Angleterre où Elisabeth la maintint en captivité pendant dix-neuf ans avant de la faire exécuter (8 février 1587) ².

1820-1899

Le souvenir de cette reine infortunée hante les mémoires et son nom figure en bonne place parmi les lieux communs du XIX^e siècle français : « STUART (Marie) : s'apitoyer sur son sort. ³ » Après le traumatisme révolutionnaire, la référence au passé est omniprésente, et l'évocation de cette reine victime d'une révolution puis d'un échafaud apparaît parfois comme un détour nécessaire pour appréhender le présent. Tous les quinze ans, une révolution attendue ou redoutée, nécessaire ou incompréhensible, impose une réécriture de l'histoire. La réflexion peut emprunter de multiples supports et entre le roman, l'histoire, le théâtre et la politique, les porosités sont nombreuses, surtout à l'époque romantique. En 1820, le public de *Marie Stuart* de Lebrun, adaptation du drame de Schiller, pleure à

² Pour plus de précisions biographiques, voir Antonia Fraser, *Marie Stuart, reine de France et d'Écosse* traduit de l'anglais par Claire Céran (Paris : Robert Laffont, 1973) et Michel Duchéin, *Marie Stuart, la femme et le mythe* (Paris : Fayard, 1988).

³ Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues* (Paris : Éditions Mille et Une Nuits, 1993), 80.

l'évocation d'un supplice qui lui rappelle celui de Marie-Antoinette. Véritable héroïne romantique, la reine d'Écosse est alors aussi présente dans l'opéra, les beaux-arts, la littérature ou les controverses politiques ⁴. Les principaux épisodes de sa vie sont universellement connus : ses amours supposées avec Rizzio, un thème cher aux peintres troubadours ⁵, ou sa captivité à Lochleven popularisée par un roman de Walter Scott ⁶. Sous la Monarchie de Juillet, les légitimistes enrôlent le personnage de la reine déchuée dans leur combat contre l'usurpateur, mais Louis-Philippe s'oppose à cette récupération en ménageant à Marie Stuart une place parmi les « gloires de la France ».

La seconde moitié du siècle est dominée par la production historiographique. Les historiens aspirent alors à une connaissance positive du passé, fondée sur l'érudition. Mais comment se dégager des polémiques qui, depuis près de trois siècles, pèsent sur la perception de la reine d'Écosse ? Selon la tradition protestante, celle-ci était en effet adultère et meurtrière, ayant sacrifié les intérêts de son royaume à la satisfaction de ses désirs. Selon les catholiques, la diffamation fut le seul moyen trouvé par ses ennemis – les Anglais et les puritains écossais – pour abattre une souveraine en tout point irréprochable ⁷. En 1850 et 1851, deux

⁴ Nicole Cadène, « De la contre-révolution aux combats féministes : usages politiques de Marie Stuart en France », *Marie Stuart, une figure romantique ? La destinée artistique de la reine d'Écosse au XIX^e siècle*, catalogue d'exposition, La Rochelle, 17 octobre 2009 -18 janvier 2010 (Versailles : Artlys, 2009), 63-79.

⁵ Jean-Louis Ducis, « Marie Stuart et Rizzio ». À propos de cette peinture voir François Pupil, *Le Style troubadour ou la nostalgie du bon vieux temps* (Nancy : Presses Universitaires de Nancy, 1985), 494-495. Pour une vision d'ensemble des œuvres d'art, voir Nicole Cadène, Annick Notter, « Catalogue des œuvres d'art présentées au Salon entre 1808 et 1899 et autres œuvres originales concernant Marie Stuart au XIX^e siècle », *Marie Stuart, figure romantique ? Op. cit.*, 81-89.

⁶ Walter Scott, *L'Abbé* (Paris : Nicolle, 1821).

⁷ Maria Bogucka, « Mary Stuart in Legend », traduit du polonais par Agnieszka Kreczmar, *Acta Poloniae Historica* LXII (1990) : 45-89.

historiens libéraux, Jean-Marie Dargaud⁸ et François Mignet⁹, signent des biographies accusatrices que l'on peut inscrire dans la tradition protestante, bien que leurs auteurs clament leur impartialité¹⁰. Outre-Manche, leurs conclusions sont presque aussitôt réfutées par l'historienne Agnes Strickland dans un monument historiographique, les *Lives of Queens of Scotland*¹¹. En France, des historiens catholiques tels Jules Gauthier¹² ou Adolphe Petit¹³ s'en inspirent pour innocenter la reine. L'œuvre de Strickland occupe ainsi une place charnière dans l'historiographie française de Marie Stuart et la comparaison avec les biographies qu'elle réfute et celles qu'elle inspire permet de mesurer la distance qui sépare des perceptions masculines d'une perception féminine de Marie Stuart.

À la fin du siècle, la réhabilitation de la reine d'Écosse semble en bonne voie. Le contenu des biographies savantes est vulgarisé par le biais de livres de prix ou d'étrennes. Ceux-ci se veulent édifiants et instructifs, caractéristiques qu'ils partagent avec l'essentiel de la production dramatique de la seconde moitié du siècle. Le personnage de Marie Stuart déserte alors les scènes parisiennes où il brillait à l'époque romantique pour entamer une nouvelle carrière dans l'univers plus restreint des pensionnats de demoiselles. En 1887, pour le troisième centenaire de son supplice, dans le contexte du *Catholic Revival*, les champions de la reine d'Écosse

⁸ Jean-Marie Dargaud, *Histoire de Marie Stuart* (Paris : Firmin Didot, 1850), 2 volumes.

⁹ François-Auguste Mignet, *Histoire de Marie Stuart* (Paris : Paulin-Lheureux, 1851), 2 volumes.

¹⁰ Dargaud, *op. cit.*, I, 3 ; Mignet, *op. cit.*, I, I.

¹¹ Agnes Strickland, *Lives of Queens of Scotland and English Princesses connected with the Regal Succession of Great Britain* (Edinburgh and London : Blackwood and sons, 1850-1859), 8 volumes. La biographie de Marie Stuart occupe les volumes III à VII. Sur le rôle de Strickland dans l'historiographie de Marie Stuart, voir Nicole Cadène, « L'histoire au féminin : la " Vie " de Marie Stuart par Agnes Strickland », *Romantisme* 115 (2002), 41-52.

¹² Jules Gauthier, *Histoire de Marie Stuart*, deuxième édition revue, corrigée et augmentée (Paris : E. Thorin, 1875), 2 volumes.

¹³ Joseph-Adolphe Petit, *Histoire de Marie Stuart, reine de France et d'Écosse* (Paris : Bloud et Barral, 1876), 2 volumes.

réclament l'ouverture d'un procès de canonisation. À la même époque, à l'instar de la Vierge Marie ¹⁴, Marie Stuart apparaît à diverses personnes, particulièrement à une riche aristocrate, Lady Caithness (1830-1895) qui espéra de la sorte entendre de sa bouche la véritable histoire de sa vie. Mais l'esprit de la reine aurait préféré entretenir son medium sur l'avenir, lui annonçant l'avènement d'une ère nouvelle sous l'empire bienfaisant de la femme et l'aurait chargée d'établir à Paris un sanctuaire à sa mémoire. Lady Caithness se présente ainsi comme la prophétesse d'une religion féministe qui restera sans lendemain ¹⁵. En 1899, l'ouverture d'un procès de canonisation de la martyre de Fotheringay ne rencontre pas davantage d'écho : en France, le « moment » Marie Stuart est passé.

L'héroïne peut être définie comme « une personne [...] de sexe féminin qui commet un acte ou qui manifeste un comportement, par son corps, son langage ou son esprit, comportement qui marque une transformation, un changement, une avancée, une rupture dans l'ordinaire des choses et de l'ordre établi. ¹⁶ » Mais les interprètes de sa geste sont parfois réticents à son égard, préférant insister sur les valeurs liées à son être. L'héroïne se trouverait ainsi placée au cœur d'un dilemme, renvoyant à deux définitions contradictoires de son

¹⁴ Stéphane Michaud, *Muse et madone, visages de la femme de la Révolution française aux apparitions de Lourdes* (Paris : Seuil, 1985).

¹⁵ Nicole Edelmann, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France, 1875-1914* (Paris : Albin Michel, 1995), 203-207 ; Nicole Cadène, « Lady Caithness duchesse de Pomar », site des commérages de Tybalt [Laurent Tailhade]

<http://perso.orange.fr/tybalt/LesGendelettres/biographies/Caithness.htm>

[mis en ligne le 4 mars 2006].

¹⁶ Monique Haicault, Caroline Mackenzie, « Un Panthéon des femmes sous condition » postface à *Le Panthéon des femmes, figures et représentations des héroïnes*, op. cit., 212.

héroïsme, entre l'être et l'agir¹⁷. Dans le cas de Marie Stuart – et cela correspond au deuxième sens du mot « dilemme¹⁸ » – ces deux prémisses se rejoignent souvent dans une même conclusion. À travers le XIX^e siècle et au-delà des interprétations multiples de son histoire, trois thèmes majeurs peuvent être dégagés : la beauté de la reine, le problème de l'exercice du pouvoir par une femme et le malheur.

La beauté

Loin de toute superficialité, cette qualité, unanimement louée, apparaît comme une caractéristique essentielle de l'héroïne. Sans entrer dans le détail d'une iconographie fantasque et proliférante¹⁹, il convient de souligner que lorsqu'un portrait censé représenter Marie Stuart contredit l'idée de sa perfection physique, son « témoignage » malvenu est récusé²⁰.

La beauté de la reine permet d'abord de la situer au sommet de la hiérarchie politique et sociale : elle « couronne les autres “ vrais ” dons (la naissance) et en démontre la légitimité inscrite dans le corps²¹. » « La plus belle rose pousse sur

¹⁷ Anne Eriksen, «Être ou agir ou le dilemme de l'héroïne », in Pierre Centlive, Daniel Fabre et Françoise Zonabend (dir.), *La Fabrique des héros* (Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1999), 149-164.

¹⁸ Selon *Le Nouveau Petit Robert, Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, dans son acception la plus courante, « dilemme » signifie : « alternative contenant deux propositions contraires ou contradictoires entre lesquelles on est mis en demeure de choisir ». Mais le terme désigne aussi un « raisonnement dont la majeure contient une alternative à deux ou plusieurs termes différents ou contradictoires, menant à une même conclusion » (Paris : Robert, 2003), 751.

¹⁹ Helen Smailes and Duncan Thomson, *The Queen's image* (Edinburgh : National Scottish Portrait Gallery, 1987) ; *Marie Stuart, une figure romantique ? op. cit.*

²⁰ « Elle opposait au pinceau l'écueil d'une beauté suprême » écrit Feuillet de Conches dans *Causeries d'un curieux* (Paris : Plon, 1868), IV, 407.

²¹ Véronique Nahoum-Grappe, « La belle femme », in Arlette Farge et Natalie Zemon Davis (dir.), *XVI^e-XVIII^e siècle*, in Georges Duby et Michelle Perrot (dir.), *Histoire des femmes en Occident* (Paris : Plon, 1991), III, 100.

le plus haut buisson²² » souligne Strickland à propos de la grande taille de Marie Stuart.

La beauté reflète aussi la personnalité, donnant lieu à des descriptions contradictoires : quand le libéral Dargaud dépeint une créature voluptueuse et séductrice²³, Strickland présente la beauté de son héroïne comme révélatrice de son intelligence et de sa vertu²⁴. Au début de la campagne en faveur de la canonisation, comme toute candidate à la sainteté, Marie Stuart embellit encore pour se transformer en « Belle du Seigneur²⁵ ». Nécessité d'autant plus impérieuse dans son cas que la sainte se doit d'éclipser en séduction sa rivale romantique. Ainsi, dans *Marie Stuart, la reine martyre*, Victor Canet, professeur à l'Université catholique de Lille, s'inspire étroitement de son portrait par Dargaud pour le détourner, transformant l'ensorcelante pécheresse en une créature céleste, immobile et désincarnée²⁶.

La beauté définit par ailleurs la femme. Dans les oeuvres didactiques, les pédagogues l'utilisent pour désigner sans erreur possible à leurs lectrices (ou, dans le cas des pièces édifiantes, aux actrices et aux spectatrices) leur modèle d'identification : non la puissante Élisabeth, mais son infortunée rivale. Comme la célébration de la beauté ne doit pas porter atteinte à la modestie, autre qualité féminine majeure, sa reconnaissance est entourée de précautions. Après dix-neuf ans de captivité, l'héroïne du drame de l'abbé Soullier se perd en conjectures : « Mais

²² *Op. cit.*, III, 250.

²³ *Op. cit.*, I, 119-122.

²⁴ *Op. cit.*, III, 51.

²⁵ Jean-Pierre Albert souligne ainsi la nécessaire beauté des candidates à la sainteté et constate leur embellissement à l'approche de l'ouverture du procès de canonisation. Voir « Belles du Seigneur », *Communications*, « Beauté, laideur » 60 (1995), 63-74.

²⁶ Victor Canet, *Marie Stuart, la reine martyre* (Lille : Desclée de Brouwer et Cie, 1888), 61.

quels griefs peut-elle [Elisabeth] élever contre moi ? » interroge-t-elle. « Ne l'emportez-vous pas sur elle par l'esprit et par la beauté ?²⁷ » lui répond sa suivante. L'irruption d'un troisième personnage empêche opportunément l'intéressée de répondre. A-t-elle seulement entendu ?

Si Marie Stuart est l'objet de descriptions minutieuses, les protagonistes masculins de son histoire ne sont guère décrits physiquement, à deux exceptions près : son second mari Darnley, beau comme une femme, opposé à Bothwell, son troisième mari, dont la laideur portait, selon l'historien Martin Philippon, « un cachet de la force mâle²⁸ ». Les auteurs masculins établissent un lien systématique entre beauté et féminité, virilité et laideur, contrairement à Strickland qui n'établit pas cette relation. À propos d'Élisabeth, l'historienne tient également un discours distinct de celui de ses confrères.

Au XIX^e siècle, la laideur d'Élisabeth I^{ère} est une évidence aussi communément admise que la beauté de Marie Stuart. « Élisabeth eut toujours plus de trente ans²⁹ » résume Dargaud. Peut-être se la figure-t-on alors sous les traits de l'agonisante peinte sous la Restauration par Paul Delaroche³⁰. Les historiens lui reconnaissent néanmoins quelques attraits – de belles mains et un front élevé – vestiges d'une féminité perdue dans l'exercice du pouvoir. Sa situation éminente ne permet pas pour autant à Elisabeth de se hausser jusqu'au rang des hommes, car elle a conservé toutes les petites supposées de son sexe d'origine. Elle apparaît ainsi comme un être hybride à l'identité sexuelle douteuse. Dargaud compare son

²⁷ Abbé Martial Soullier, *Marie Stuart, drame pour pensionnats de jeunes filles* (Limoges : Imprimerie J. B. Chatras, 1878), acte I, sc. 2.

²⁸ Martin Philippon, *Histoire du règne de Marie Stuart* (Paris : E. Bouillon, 1891-92, 3 volumes), II, 214.

²⁹ *Op. cit.*, I, 235.

³⁰ « La mort d'Élisabeth » est exposé au Salon de 1827. Voir François Pupil, *op. cit.*, 449-451.

expression à celle de Robespierre³¹, et plusieurs auteurs évoquent un travestissement lorsqu'elle recourt aux artifices de la mode dans l'espoir de retrouver sa beauté perdue. Les historiens décrivent les entrevues de la reine anglaise avec l'ambassadeur écossais Melvil, au cours desquelles elle obtint de lui qu'il la déclarât plus belle que Marie Stuart. Tous s'emparent de cette occasion pour la ridiculiser et tracer d'elle un portrait cruel. Chez Strickland, le récit de l'ambassade de Melvil prend un sens différent. Marie Stuart, affirme l'historienne, ne s'abaissa jamais à interroger quiconque sur sa séduction. Elle l'emporte donc en effet sur Élisabeth, mais par la modestie. La rivalité entre les deux reines est ainsi déplacée du plan esthétique au plan moral. Ensuite, dans une anecdote qu'elle est seule à rapporter, Strickland relate comment, en 1566, Marie Stuart aida sa cousine atteinte par la petite vérole à préserver l'éclat de son teint en lui communiquant le nom du médecin qui l'avait soignée dans des circonstances analogues. Elle rappelle que le poète Turbini avait alors attribué la maladie de la reine d'Écosse à la malignité de Vénus, envieuse de voir ses charmes surpassés par ceux d'une mortelle. Mais les intentions malveillantes de la déesse avaient été déjouées par la protection de Junon et de Pallas³². Ainsi, il ne s'agit pas d'opposer systématiquement les femmes entre elles ni la séduction au pouvoir.

Si la beauté constitue une arme politique efficace, ses effets doivent s'exercer hors de la volonté de sa détentrice. L'histoire de Marie Stuart est ainsi ponctuée par ses apparitions lumineuses, capables de désarmer aussitôt l'hostilité de ses ennemis les plus acharnées, ou de lui susciter les plus inconditionnels

³¹ *Op. cit.*, I, 237.

³² *Op. cit.*, IV, 338.

dévouements. Mais l'efficacité de la beauté est strictement limitée dans la durée de ses apparitions. Dès qu'elle disparaît, on l'oublie et on la trahit³³. Ce n'est pas sa seule limite. Elle se heurte au pouvoir viril, qui, selon les auteurs masculins, lui est supérieur.

Cela ressort de l'analyse des entrevues de Marie Stuart avec John Knox, au cours desquelles la reine essaya vainement de se concilier le réformateur. Dargaud, favorable à la Réforme, prend acte de l'échec de cette nouvelle Salomé face à son adversaire. Les auteurs catholiques ne peuvent se défendre d'une certaine estime à l'égard du réformateur, affirmant sa supériorité sur la reine : « on n'arrête pas un volcan en y jetant des fleurs ³⁴ » résume l'auteur d'un livre d'étrennes pour signifier l'inévitable défaite de Marie Stuart. Et si, dans une tragédie édifiante, celle-ci l'emporte, c'est parce que le personnage de Knox a été préalablement féminisé ³⁵ ; la présence de personnages masculins, considérée comme contraire aux convenances, était en effet généralement bannie des pièces pour pensionnats de demoiselles. Strickland n'accepte pas l'idée d'une victoire inconditionnelle de Knox et tempère l'image du viril sectaire en faisant référence à une autre entrevue, au cours de laquelle Knox, né vassal de la famille de Bothwell, s'inclina respectueusement devant son maître. Aucun des historiens catholiques de Marie Stuart ne s'est fait l'écho de ce passage des *Queens of Scotland*. Pour composer sa pièce *Trois journées dans la vie de Marie Stuart* ³⁶ publiée sous le pseudonyme de Daniel Stern, Marie d'Agoult s'est

³³ « La beauté occupe le terrain particulier du temps infiniment court de la perception esthétique » écrit Véronique Nahoum-Grappe, *art. cit.*, 106.

³⁴ François-Adolphe de Lescure, *Marie Stuart* (Paris : Paul Ducrocq, 1871), 120.

³⁵ J. A. Guyet, *Marie Stuart*, drame historique en trois actes composé pour les distributions de prix et les récréations littéraires dans les pensionnats de demoiselles (Lyon : Périsse frères, 1851).

³⁶ Daniel Stern, *Trois journées de la vie de Marie Stuart, scènes historiques* (Paris : Pillet, 1856).

étroitement inspirée des biographies de Dargaud et de Mignet dont elle est proche politiquement. Elle ré-interprète cependant l'affrontement de la reine avec Knox dans un sens plus favorable à Marie Stuart³⁷ : comme Strickland, elle rejette l'idée d'une nécessaire défaite de l'héroïne.

Enfin, la beauté est source de malheur, transformant sa détentrice en objet de la jalousie féminine – selon Théophile Gautier, Marie Stuart mourut pour « crime de beauté capitale³⁸ » – et en proie de la convoitise masculine. La liste est longue de ceux qui, dans la réalité ou dans la fiction, tentèrent de la séduire et de l'enlever, ou au contraire de la secourir. On peut ainsi rattacher l'histoire de Marie Stuart au mythe d'Andromède dont Thérèse Moreau a souligné la prégnance au XIX^e siècle³⁹ : désarmée, menacée, la captive qui avait eu l'audace de disputer le prix de beauté aux Néréides attend son sauveur. Au XVI^e siècle, les champions de la reine d'Écosse échouèrent dans leurs entreprises. Trois siècles plus tard, les auteurs catholiques se présentent comme autant de preux chevaliers accourus pour soustraire la princesse au déshonneur resté attaché à son nom.

Ainsi, la beauté est une qualité utile, essentielle, efficace. Utile, elle aide la belle reine à affirmer sa qualité, à imposer son pouvoir. Essentielle, elle définit la femme. Utiliser d'autres pouvoirs que celui de séduction, c'est s'exposer à perdre sa féminité : Élisabeth s'y risqua sans en retirer de profit véritable, car en dépit de son apparent triomphe, elle ne cessa de jalouser sa rivale dont le fils lui succéda sur le trône d'Angleterre. Mais se cantonner dans l'exercice de ce pouvoir aux vertus

³⁷ Jacques Vier, *La Comtesse d'Agoult et son temps* (Paris, Armand Colin, 1955-1963, 6 volumes), IV, 133.

³⁸ Théophile Gautier, *Histoire de l'art dramatique en France depuis vingt-cinq ans* (Paris : Hetzel, 1859), II, 88, feuilleton dramatique publié dans *La Presse*, 28 décembre 1840, à propos de la reprise de *Marie Stuart* de Lebrun par Rachel.

³⁹ Thérèse Moreau, *Le Sang de l'histoire* (Paris : Flammarion, 1982), 105.

éphémères et à la puissance fragile n'est pas davantage une solution : la situation est piégée. En cela, la beauté est efficace : elle détermine le destin de Marie Stuart en fixant strictement les limites de son pouvoir. Placée dans l'ombre d'une protection masculine, sa séduction aurait pu rayonner d'un éclat bienfaisant, auréolant l'autorité royale d'un aimable halo. Mais directement exposée aux regards dont certains sont de haine ou de convoitise, Marie Stuart est dans une situation dangereuse, intenable, source de menaces sans cesse renouvelées.

Le pouvoir

À la lecture des biographies de Marie Stuart, on découvre que l'action d'une héroïne peut être oblitérée par ceux-là mêmes qui sont censés la décrire. L'impossibilité du règne pourtant effectif de la reine d'Écosse est affirmée par les historiens masculins de trois façons complémentaires : d'abord, ils jugent son que son échec était inéluctable ; ensuite, ils perçoivent la présence d'une femme à la tête de l'État comme source de confusion entre la sphère publique et la sphère privée, menant au chaos ; enfin, lorsqu'ils décrivent la reine en train de gouverner, c'est en réalité pour minimiser, voire nier son pouvoir. Strickland s'oppose à eux sur ces trois points.

Historiens fatalistes, Dargaud et Mignet ont interprété l'Histoire comme un progrès continu vers la liberté. Dans cette perspective, les révolutions du XVI^e siècle permirent la conquête de la liberté religieuse en attendant celle de la liberté politique, à partir de 1789. Le règne de Marie Stuart est inscrit dans ce contexte qui en détermine l'issue : reine catholique confrontée aux forces de la

Réforme et de la démocratie, elle était vouée à l'échec. Si les historiens catholiques le déplorent, ils ne le contestent pas.

Pour prouver l'innocence de son héroïne, Strickland s'est efforcée de reconstituer sa vie jour après jour, dans ses moindres détails. Elle décrit à la fois son gouvernement, jugé excellent, et sa conduite privée, présentée comme inattaquable. Son récit est le seul à entretenir un suspense : ici, aucun fatalisme ne pèse sur la reine d'Écosse dont le règne aurait pu connaître une issue différente. Si Marie Stuart échoua finalement, c'est pour avoir un jour renoncé à se diriger elle-même, s'en remettant aux hommes de son entourage. C'est aussi, estime l'historienne, parce qu'elle était en avance sur son temps : n'est-il pas plus difficile de faire admettre la tolérance religieuse que d'attiser les sectarismes ? Mais l'échec de la reine ne remet pas en cause son exemplarité. L'œuvre de Strickland relève par conséquent du régime classique d'historicité, celui de *l'istoria magistra* : ici, le passé sert de modèle au présent. Celle de ses collègues masculins relève du régime moderne d'historicité puisque c'est à la lumière du futur que le présent est interprété⁴⁰.

Dargaud double l'affrontement politico-religieux précédemment évoqué d'un affrontement sexué : Knox, désigné comme « un prophète », un « Titan révolutionnaire », un « Danton biblique⁴¹ », incarne la démocratie et de la Réforme, tandis que Marie Stuart est présentée comme ancrée dans le passé. Une comparaison avec la pensée de Michelet, dont Dargaud est intellectuellement proche, permet d'articuler le fatalisme historique et la question de la féminité. Dans *La Femme*,

⁴⁰ Sur les régimes d'historicité, voir Reinhart Koselleck, *Le Futur passé*, traduit de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, (Paris : Éditions de l'EHESS, 1990) ; François Hartog, « "Temps et histoire", comment écrire l'histoire de France ? » *Annales Histoire, Sciences Sociales*, 50, (1995), 219-236.

⁴¹ *Op. cit.*, I, 155.

ouvrage contemporain de la biographie signée par son ami, Michelet décrit l'homme et la femme comme « deux voyageurs partis de la même station, l'un à toute vapeur l'autre à petite vitesse. [...] La femme, fatalement laissée en arrière, reste au sillon d'un passé qu'elle connaît peu elle-même. ⁴²» Voilà pourquoi, écrit-il ailleurs à propos des filles de France, « Elles sont vouées au passé sans trop savoir ce que c'est. ⁴³ »

Non content d'établir la nécessité de l'échec de la reine d'Écosse, Mignet veut apporter la preuve, par le biais de son exemple, de la « tranquille équité de l'histoire », en faisant coïncider, souvent au mépris des sources, « ce qu'il y a eu de fatal ou de mérité dans ses infortunes ⁴⁴». Marie Stuart était donc nécessairement coupable. Pour expliquer sa participation à l'assassinat de Darnley dont elle avait été si follement éprise, il suffit à l'historien d'incriminer la mobilité de son caractère ⁴⁵, un défaut alors communément associé à la féminité.

Les auteurs catholiques politiquement conservateurs clament au contraire l'innocence de la reine. Ils lient cependant son échec à sa féminité en l'associant à de la faiblesse : « une reine, elle le sentait, n'était pas assez forte ; il fallait un roi ⁴⁶ » juge Petit sans s'aviser de la contradiction entre un tel diagnostic et les faits qu'il décrit, puisque c'est justement l'irruption de Darnley sur la scène politique qui déstabilisa le pouvoir de Marie Stuart.

La question de l'interférence entre sphère publique et sphère privée est notamment abordée à propos des relations entre Marie Stuart et Rizzio, son

⁴² Jules Michelet, *La Femme* (Paris : Flammarion, 1985), in *Oeuvres complètes*, XVIII, 399.

⁴³ *Id.*, 404.

⁴⁴ *Op. cit.*, I, 2.

⁴⁵ Il lui prête un « cœur aussi facile à émouvoir qu'à dégoûter », *id.*, I, 176.

⁴⁶ *Op. cit.*, I, 163-164.

secrétaire particulier. Les historiens libéraux auraient dû logiquement condamner la faveur de cet étranger catholique suspecté parfois d'être un agent secret du pape et d'avoir entretenu une relation adultère avec la reine pour s'enrichir, peut-être choisi par elle davantage pour ses talents musicaux que pour ses compétences politiques au détriment de la noblesse nationale. C'est pourtant dans cette seule occasion que Dargaud prodigue un éloge politique à la reine. Selon lui, l'amour que celle-ci portait à Rizzio lui inspira un estimable mémoire sur la noblesse, dans lequel elle affirmait la supériorité d'un serviteur capable et dévoué sur un serviteur bien né mais peu méritant. Mignet n'évoque pas la liaison Marie Stuart/Rizzio dont l'existence ne résiste pas à l'examen des sources, mais n'apporte pas de démenti à la version de son prédécesseur, comme si l'idée d'une telle liaison reflétait une sorte de vérité supérieure. Il présente ainsi le mémoire sur la noblesse comme l'expression de l'infatuation de la reine pour celui qu'il désigne comme son « trop intime et trop accrédité secrétaire. ⁴⁷ »

Strickland constate que Rizzio n'est jamais nommé dans ce mémoire. Selon elle, la reine rédigea ce texte « remarquable ⁴⁸ » à la lumière de son expérience politique récente, après la révolte d'une partie de la noblesse provoquée par la perspective de son mariage avec Darnley. Elle lui accorde donc une portée plus générale et le prend pour ce qu'il est : un texte politique, non une déclaration d'amour déguisée. L'interprétation des historiens catholiques est encore une fois plus proche de celle des auteurs libéraux que de celle de Strickland. Gauthier récuse ainsi l'idée d'une liaison entre Marie Stuart et Rizzio, mais affirme l'engouement de la

⁴⁷ *Op. cit.*, I, 234.

⁴⁸ *Op. cit.*, IV, 124.

reine à l'égard de son secrétaire. Il associe la rédaction du mémoire, qualifié de « curieux ⁴⁹ », à la faveur du Piémontais, comme si une femme ne pouvait exprimer des idées que sous l'empire des sentiments.

Ce n'est pas le seul paradoxe de l'historiographie masculine. Dargaud décrit ensuite une sorte de *triumvirat* à la tête du royaume : tandis que Rizzio tenait les rênes de l'État, Darnley comblait les désirs de la reine. Il esquisse une configuration analogue en Angleterre, plaçant Élisabeth entre son ministre Cecil et son favori Leicester. Mais lorsque Marie Stuart se lassa de son inconsistant époux pour s'éprendre de son ministre, le fragile équilibre fut détruit : désormais, dans les actes publics, la signature de Darnley fut reléguée après celle de la reine puis disparut, remplacée celle de Rizzio. Humilié, dépossédé de ses attributs royaux, Darnley entra alors dans une conspiration contre son rival ⁵⁰.

Ayant consulté les actes publics, Strickland établit que la signature de la reine précéda toujours celle du roi. Par la suite, cette signature fut remplacée, non par celle de Rizzio, mais par un *fac simile*. Marie Stuart, explique-t-elle, fut contrainte de recourir à ce stratagème pour résoudre un « douloureux dilemme ⁵¹ » : Darnley étant perpétuellement absent, occupé par ses parties de plaisir, elle avait chargé son secrétaire d'apposer ainsi la signature du roi, non pour le supplanter mais pour dissimuler sa défaillance.

Le 9 mars 1566, Rizzio fut poignardé sous les yeux de la reine. Dans les biographies masculines, c'est presque toujours à cette occasion que la grossesse déjà bien avancée Marie Stuart est révélée, dans une sorte d'Annonciation inversée.

⁴⁹ *Op. cit.*, I, 265.

⁵⁰ *Op. cit.*, I, 264-268.

⁵¹ *Op. cit.*, IV, 227.

Une relation entre le sang de Rizzio et la grossesse est même explicitement établie dans un récit ⁵². Selon Dargaud, la reine usa ensuite de son pouvoir pour honorer ostensiblement le corps de son secrétaire-amant. La puissance publique se trouvait ainsi pervertie.

L'analyse des relations entre Marie Stuart et son ministre permet d'établir que la confusion entre la vie publique et la vie privée atteint son paroxysme dans l'imaginaire des historiens. Strickland établit au contraire une distinction entre les deux sphères. Elle seule prend au sérieux le pouvoir d'une femme et le décrit dans son exercice quotidien. Dans ses appréciations, la forme et le fond coïncident : si elle approuve la politique royale, elle renvoie de la reine une image positive ; dans le cas contraire, elle n'hésite pas à la critiquer. Les auteurs masculins obéissent à une autre logique.

Chez eux, les représentations de la reine en train de gouverner sont plus rares et souvent prodigieuses. Tous renvoient une image approbatrice de la reine en son Conseil, sans jamais évoquer le contenu des débats. Il est vrai que Marie Stuart ne semble guère y participer, prête seulement à les animer d'une fine remarque, comme le ferait une femme régnant sur son salon, mais de préférence silencieuse, absorbée dans de délicats travaux d'aiguille que Dargaud présente comme le garde-fou d'une imagination trop prompte à s'enflammer ⁵³. La représentation de la guerrière est également affaiblie et pervertie. Si les historiens décernent leurs éloges à la reine amazone, égérie guerrière d'une armée victorieuse galvanisée par sa présence admirative, ils répugnent à lui reconnaître un rôle plus

⁵² C. M. D. C., [Claude Mercier de Compiègne], *Histoire de Marie Stuart, reine de France, d'Angleterre et d'Écosse* (Paris : Pigorreau, 1820), II, 43-44.

⁵³ *Op. cit.*, I, 151.

actif, à moins que la fortune des armes ne se retourne contre son camp. Alors, dans une sorte d'union sacrée qui abolit leurs clivages idéologiques, ils la jugent responsable des erreurs stratégiques du commandement et des défaillances des guerriers. Pour rendre la démonstration plus convaincante, tous les moyens semblent permis, qu'il s'agisse d'inverser l'ordre des faits ou de déplacer une forteresse, procédé naguère initié par Walter Scott. Dans *l'Abbé*, le romancier faisait en effet assister Marie Stuart à la défaite de ses troupes à Langside non du château de Cathcart mais de celui de Crookston où elle avait tenu sa première cour après son mariage avec Darnley : le passé et les émotions de la reine semblaient ainsi peser sur le déroulement de la bataille. La reine se trouvait doublement en décalage, dans l'espace et dans le temps, disqualifiée. Après cette défaite, elle trouverait naturellement asile dans l'espace confiné d'une prison qui serait désormais son « royaume »⁵⁴.

Le malheur

Grâce aux progrès de l'érudition, les historiens de la seconde moitié du siècle ont minutieusement reconstitué les dix-neuf années de captivité de la reine déchuée sans aboutir pour autant à une vision plus juste de sa vie pendant cette période⁵⁵. L'impuissance et la passivité de la captive sont généralement accentuées : ses tentatives pour recouvrer la liberté sont minimisées, voire niées. Marie Stuart est ainsi plus proche des héroïnes infortunées du romantisme noir dont Mario Praz a

⁵⁴ Nicole Cadène, « L'amazone des Highlands. L'épopée militaire de Marie Stuart selon l'historiographie de la seconde moitié du XIX^e siècle » in Christian Amalvi et Dominique Triaire (dir.), *Guerre et paix en Europe*, actes du colloque tenu à Montpellier, 17-20 juin 1998 (Montpellier : Presses de l'Université Paul Valéry, 2001), 139-156.

⁵⁵ Baron Kervyn de Lettenhove, *Marie Stuart, l'œuvre puritaine, le procès, le supplice (1587)* (Paris : Perrin, 1889), 2 volumes.

souligné la dimension sadienne ⁵⁶, que de la reine décrite par les panégyristes du XVI^e siècle. Ceux-ci n'hésitaient pas à affirmer et à légitimer son implication dans les complots ourdis contre Élisabeth ⁵⁷.

Les auteurs masculins renvoient de la captivité deux images apparemment contradictoires, en réalité complémentaires. D'une part, ils insistent sur les souffrances physiques et morales endurées par la captive, que les auteurs catholiques interprètent comme autant de persécutions religieuses. De l'autre, ils présentent sa situation comme presque enviable. L'infortunée, soutient Dargaud, « semblait deux fois reine au fond de ses cachots ⁵⁸ ». Selon Petit, elle était « rehaussée par son humiliation même ⁵⁹ ». Les deux historiens présentent ainsi la perte du pouvoir comme un surcroît de pouvoir, le second s'inspirant du premier pour décrire la prison sous l'aspect d'un élégant salon où, « loin du tumulte du monde [...] [Marie Stuart] se reposait parmi les tourterelles et les petits chiens, gracieux symboles d'innocence et de fidélité. Là, elle se sentait libre ; et si la vue de sa prison venait, par intervalle, lui donner de la tristesse, elle s'en consolait en pensant que les petites bêtes qui l'entouraient, comme elles prisonnières, conservaient néanmoins leur gaieté. » Et de conclure : « Dans une telle disposition d'esprit, Marie était certainement plus tranquille que ses ennemis ⁶⁰. » La prison apparaît ici comme la métaphore de la sphère privée dans laquelle les hommes du XIX^e siècle entendaient cantonner les femmes.

⁵⁶ Mario Praz, *La Chair, la mort et le diable dans la littérature du XIX^e siècle* (Paris : Denoël, 1977).

⁵⁷ James Emerson Phillips, *Images of a Queen, Mary Stuart in the Sixteenth Century literature* (Berkeley and Los Angeles : University of California Press, 1964).

⁵⁸ *Op. cit.*, II, 123.

⁵⁹ *Op. cit.*, II, 1.

⁶⁰ *Id.*, I, 589-591.

Le rétrécissement de l'univers de la reine d'Écosse a des effets sur sa personnalité. Pour le comprendre, il faut faire référence aux deux Marie Stuart de Michelet. La première est dépeinte dans son *Histoire de France* comme une reine « violente et dure », « sans pudeur », pleine « d'audace et d'insolence ⁶¹ ». La seconde est évoquée dans le *Journal*, quand l'historien berce sur ses genoux la douce Athénaïs, « pâle, fine et charmante, [sa]petite Marie Stuart (avec un gentil petit corsage de velours noir) ⁶² ». Michelet oppose ainsi la souveraine à la femme, opposition que l'on retrouve chez Dargaud. Dans les prisons anglaises, la monarque redoutable a cédé la place à une femme vulnérable et généreuse. Elle n'est pas heureuse, certes, mais n'œuvre-t-elle pas au bonheur de son entourage ? « Demain [...] ton cœur saignera ⁶³ » prophétisait Michelet à la jeune fille. Dans le confinement de sa prison, la reine déchue réalise ainsi le destin ordinaire des femmes. Elle y mène une existence sans histoire, protégée.

Fidèle à l'ordre chronologique, Strickland égrène le récit de la captivité au quotidien. Elle décrit son héroïne perdant inexorablement prise sur les événements du dehors et se désole de la dégradation de santé causée par des angoisses perpétuelles, le manque d'exercice et l'inconfort des prisons. Elle n'en dissimule pas les cruelles conséquences : en 1586, c'est une femme presque infirme, précocement vieillie et moralement brisée qui parut devant ses juges pour protester de son innocence. Voici, estime l'historienne, « un magnifique exemple de ce que

⁶¹ Jules Michelet, *Les Guerres de religion et la Ligue* in *CŒuvres complètes*, op. cit., VIII, 157.

⁶² Jules Michelet, *Journal* (Paris : Gallimard, 1959-1973). Voir notamment l'entrée du 12 novembre 1865 dans le tome III. La comparaison entre Athénaïs et Marie Stuart est ensuite reprise : III, 310, 312, IV, 14, 87.

⁶³ *La Femme*, op. cit., 461.

peut endurer une femme⁶⁴ ». Ayant présenté l'emprisonnement de Marie Stuart comme une défaite, elle rejoint ses collègues masculins dans leur conclusion : la captive est exemplaire par sa capacité à supporter les épreuves. Autre point de connivence, elle approuve son héroïne d'avoir préféré le rôle d'Esther à celui de Judith. La dimension morale l'emporte donc ici sur l'idéologie féministe.

Si la captivité est symptomatique du malheur décliné au féminin, que reste-t-il à ajouter à propos de la mort tragique et spectaculaire de Marie Stuart ? Comment rendre compte de sa fin héroïque quand « la véritable gloire des femmes est de n'en pas avoir⁶⁵ ? » Qu'ils soient peintres, dramaturges ou historiens, les hommes représentent l'héroïne aussi éblouissante au matin de son supplice qu'au jour de ses noces avec le Dauphin, quelque trente ans auparavant. La permanence de la beauté trahit la nature fantasmatique du personnage de Marie Stuart. Les femmes, au contraire, procèdent à son égard par analogie, voire par identification. Strickland souligne les ravages exercés par le temps et la prison sur la beauté de la captive. Pour interpréter en 1855 le drame de Schiller, la tragédienne Adélaïde Ristori refusa d'endosser le costume prévu par le dramaturge pour incarner la reine condamnée. Sans doute, argumente-t-elle dans ses *Études et souvenirs*, aurait-elle ébloui l'assistance, vêtue d'« un riche vêtement blanc, la couronne sur la tête, couverte d'un long voile noir », mais « il n'est pas admissible qu'une femme [...] après dix-neuf années de torture, de spasmes, de larmes, réduite à demander au bon Melvil son aide pour descendre l'escalier qui doit l'amener au supplice parce que ses genoux sont gonflés par l'insalubrité des prisons dont elle sort ; [...] puisse nourrir des sentiments

⁶⁴ *Op. cit.*, VI, 97.

⁶⁵ Nicole Loraux, *Façons tragiques de tuer une femme* (Paris : Hachette, 1985), 100.

de vanité féminine et penser à produire par sa beauté une vive impression sur ceux qui doivent la voir pour la dernière fois. ⁶⁶ »

Désireuse d'offrir une statue de Marie Stuart à la ville de Paris, Lady Caithness entra en conflit avec le sculpteur Ringel d'Illzach auquel elle en avait confié la réalisation : il avait représenté « les traits d'une jolie femme de vingt ans », non ceux d'une condamnée d'âge mûr. Ainsi, ces trois femmes récusent l'image d'une reine à la beauté inaltérée. « Si vous voulez voir son visage, contemplez le mien » aurait intimé lady Caithness à Ringel d'Illzach pour lui faire mesurer l'étendue de son erreur ⁶⁷. Elle était alors âgée d'une soixantaine d'années.

Dargaud investit le supplice de Marie Stuart d'une dimension érotique quand la condamnée rougissante s'offre dans un même mouvement à l'admiration des hommes et à Dieu. Cela se retrouve chez les auteurs catholiques. Marie Stuart est sainte et femme en même temps, et la générosité de la femme qui se donne à Dieu éclipse l'héroïsme de la martyre. Autrefois plus « femme que reine », voici maintenant Marie Stuart plus femme que martyre.

Dans les mêmes circonstances, l'héroïne de Strickland, apparaît au contraire humaine, triste et courageuse. À l'annonce de sa condamnation, ses yeux s'emplissent de larmes, mais elle s'apprête à affronter la mort, puisqu'il le faut, soutenue par sa foi. Elle regrette la terre à laquelle tant d'affections la rattachent encore : elle apparaît donc ici comme réellement héroïque.

*

⁶⁶ Adélaïde Ristori, « Rôle de Marie Stuart », in *Études et souvenirs* (Paris : Ollendorf, 1887) 30. Ristori triomphe dans ce rôle lors d'une tournée à Paris, à l'occasion de l'Exposition universelle.

⁶⁷ *Le Temps*, 26 août 1891, 3. Un modèle en plâtre de la statue est exposé au Salon du Champ de Mars en 1891. Il est aujourd'hui conservé au Musée de Châteauroux.

Il existe ainsi deux définitions contradictoires de l'héroïne, déterminées par le genre, qui se révèle être un clivage plus déterminant que les traditionnels clivages politico-religieux. Selon les interprétations féminines, Marie Stuart est remarquable par son action, reflet de son être, seul moyen pour elle d'échapper à l'aliénante condition féminine. Dans les interprétations masculines, l'être et l'agir sont au contraire partiellement dissociés : l'héroïne est vouée à l'échec, y compris par ceux qui lui prêtent toutes les perfections physiques, intellectuelles et morales. Le précédent de la reine d'Écosse, belle, inefficace et infortunée, doit inciter les femmes à se cantonner dans la sphère privée. Néanmoins, même éloignée du pouvoir, Marie Stuart n'aurait pu connaître un sort heureux, car le malheur provoqué par sa situation politique éminente apparaît aussi comme inhérent à sa féminité. En lui, par conséquent, résiderait la solution au dilemme de l'héroïne.

Cette conclusion pessimiste ne saurait toutefois être généralisée : en se fondant sur l'exemple de la pourtant infortunée reine d'Écosse, ses admiratrices affirment la capacité d'une femme à régner en mettant l'accent sur les aspects positifs de son gouvernement et déplorent son échec. Pour Lady Caithness, Marie Stuart était un Christ féminin dont la Passion annonçait *L'Aurore d'un jour nouveau*⁶⁸ où, guidée par son message, l'humanité dans son ensemble atteindrait enfin au bonheur.

Nicole Cadène

GeFeM, UMR Telemme

⁶⁸ Tel est le titre donné par Lady Caithness au mensuel qu'elle fonda en 1886 à Paris pour diffuser son message féministe.